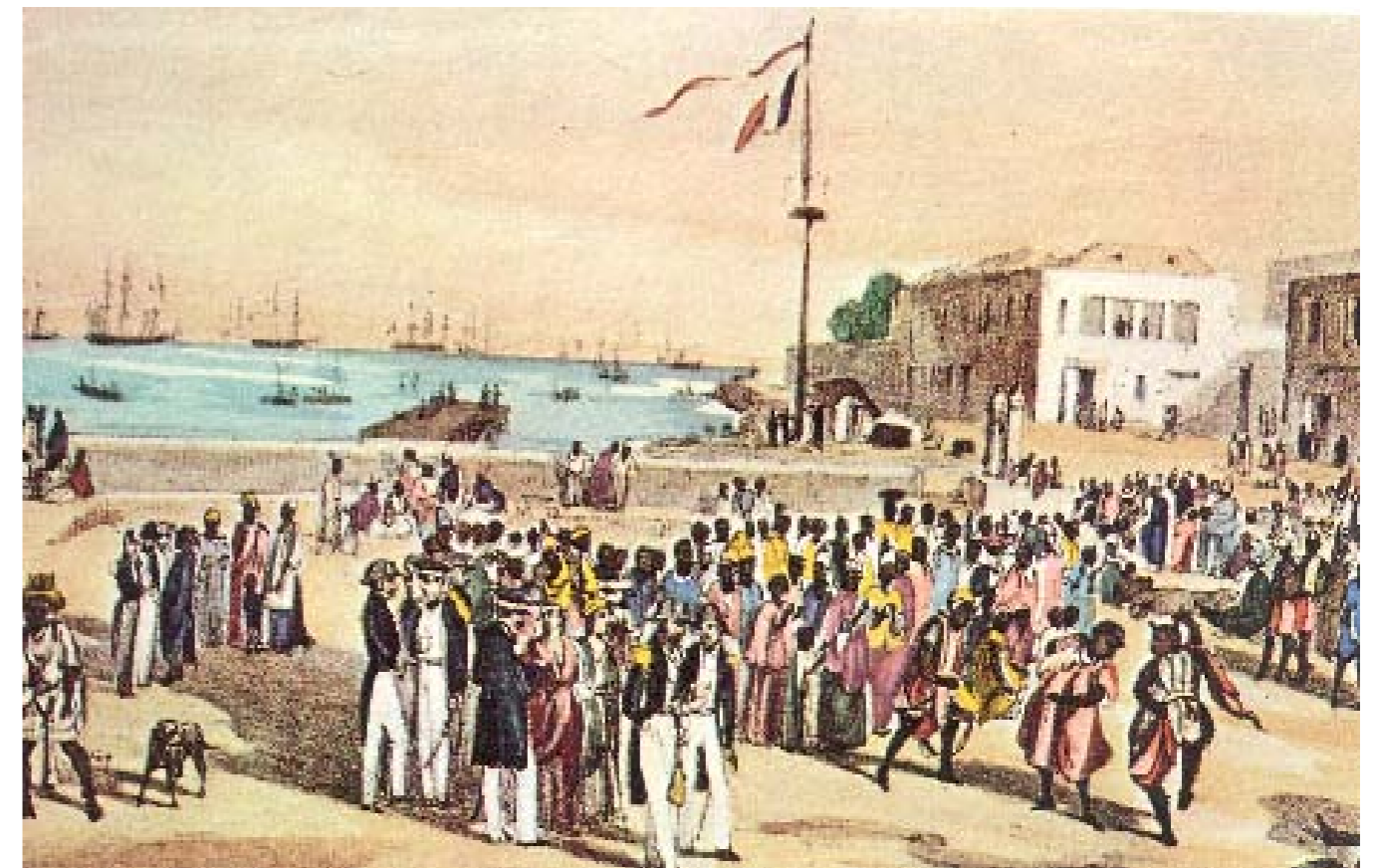


LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE GASPARD THÉODORE MOLLIEN

RESCAPÉ DU NAUFRAGE DE LA MÉDUSE
PREMIER EXPLORATEUR DU SÉNÉGAL
PREMIER CONSUL EN HAÏTI



SIGNARE DE GORÉE
Gravure aquateintée de l'abbé Boilat
1850



UNE CONFÉRENCE DE JEAN MAZEL

Mairie du XVIème
Salle des Mariages
71 avenue Henri Martin - 75016 PARIS
Jeudi 6 mai 2010

AVERTISSEMENT

Il nous est paru important de mettre à la disposition du public assistant à nos conférences une brochure souvenir contenant le texte «idéal» que nous a fourni le conférencier, avec, en plus, des cartes, illustrations et autres, le tout dans une présentation soignée.

Mais le charme propre à l'oralité et à ses exigences vivantes est susceptible d'amener au texte prononcé ajouts, retraites ou modifications.

Ces textes, communiqués par courtoisie - hors commerce - ne peuvent en aucun cas avoir la valeur de l'écrit et être reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Disponibles sur place et dédiées à l'occasion des conférences, ces brochures sont vendues au profit des actions humanitaires de *Culture et Solidarité*.

A l'intérieur, la liste des brochures disponibles des précédentes conférences.

Une réalisation de *Culture et Solidarité*
Organisation culturelle à but non lucratif
créée en 1980, 7 rue Léonard de Vinci - 75116 PARIS
tel : 01 45 01 96 54

Crédits :

- Gravure centrale : Las Americas libres de Julien Del
- Photos du festival de Gorée
- Photos du livre «L'Afrique occidentale française en 1818» de Mollien
- Hommage à Madame Correard, qui nous a obligeamment confié le livre où était consignés les témoignages de son ancêtre survivant du naufrage de la Méduse
- The grand Oloffson Hotel extrait de «Gingerbread houses»
- Remerciements aux Archives de la Bibliothèque de Calais, où peuvent être consultés les les archives et les manuscrits de Théodore Gaspard Mollien
- Remerciements aux éditions de l'Harmattan pour avoir redonné vie aux ouvrages de Mollien, et aux éditions Delagrave pour la partie du radeau de la Méduse
- Merci à Gérard Rancinan pour la continuité du mythe

Illustration de couverture : visite, en 1843, à Gorée, du Prince de Joinville, venu pour les fêtes de l'abolition de l'esclavage. Gaspard Théodore Mollien ne fut pas invité.

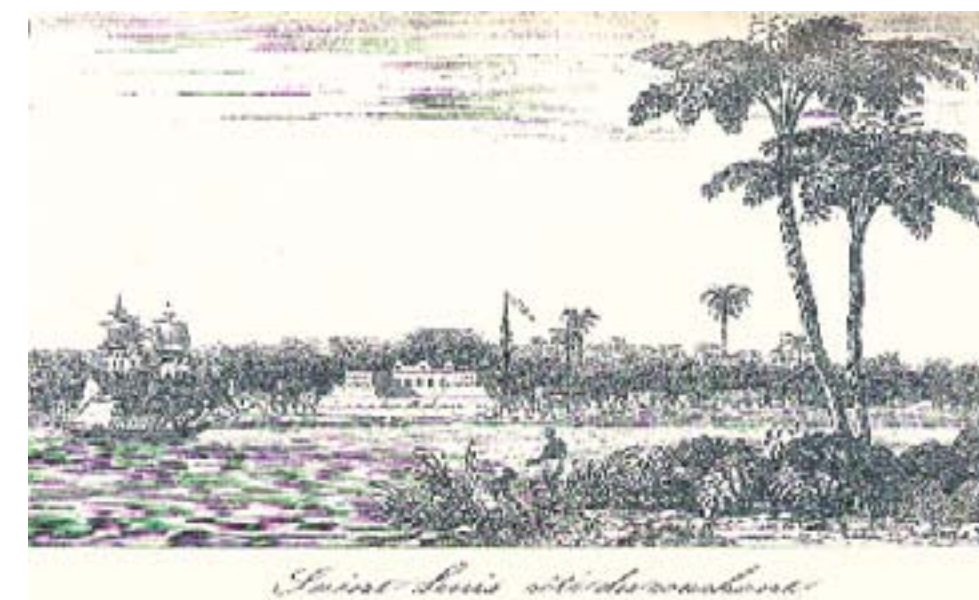
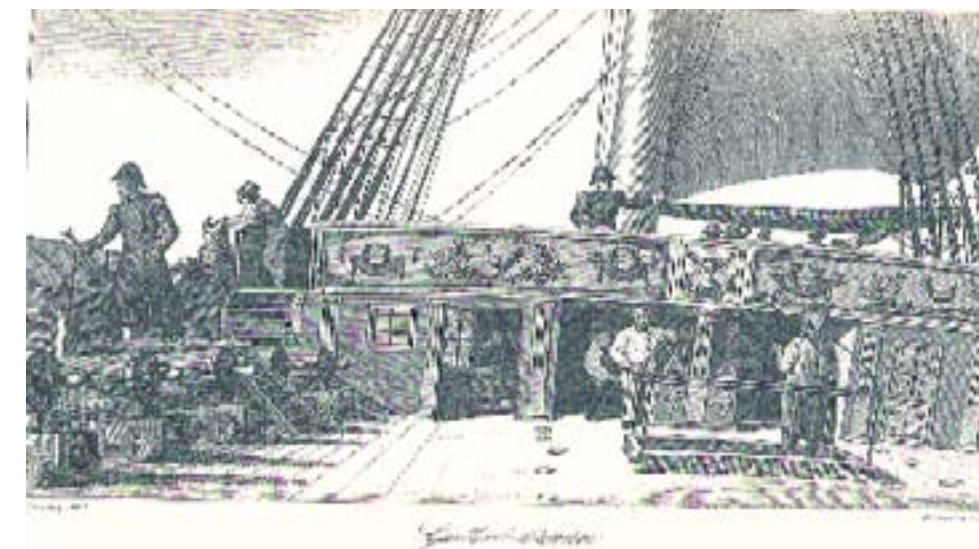
Mise en page : Jean Kersco (blog : dakerscode)

contact : jeankersco619@hotmail.fr

FRÉGATE «LA MÉDUSE»

RÉPARTITION DES NAUFRAGÉS
DANS LES DIFFÉRENTES EMBARCATIONS

TYPE D'EMBARCATION	EFFECTIF À BORD
CHALOUPE PONTÉE Avec voile Monsieur DESPIAU - commandant	88
GRAND CANOT À bord : Monsieur REYNAUD, COMMANDANT le gouverneur SCHMATZ, sa femme, ses deux filles, sa domestique, Monsieur FOLLET, chirurgien de la Frégate	35
CANOT DU COMMANDANT À bord : Marquis DUROY de CHAUMAREYS, commandant de la frégate et chef de l'expédition	28
CANOT MAJOR À bord : Monsieur LAPEYRÈRE, commandant Monsieur PICARD et «ses dames»	25
LE CANOT DESTINÉ À RESTER AU SÉNÉGAL À bord : Monsieur MAUDET, commandant	25
LA YOLE OU «PIROGUE» À bord : Monsieur de Saint-Luce, géographe	19
SUR LE RADEAU APPELÉ «LA MACHINE» À bord : Messieurs COUDEIN, commandant et SAVIGNY 2ème chirurgien tous les militaires avec officiers, Monsieur CORREARD	152
À BORD DE LA MÉDUSE Volontaires pour y rester	17
EFFECTIF EMBARQUÉ	381



TOUSSAINT LOUVERTURE

LES GRANDES CONFÉRENCES DE CULTURE ET SOLIDARITÉ

Soirée de Bienfaisance
au profit des œuvres humanitaires
de CULTURE et SOLIDARITÉ

LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE GASPARD THÉODORE MOLLIE

RESCAPÉ DU NAUFRAGE DE LA MÉDUSE
PREMIER EXPLORATEUR DU SÉNÉGAL
PREMIER CONSUL EN HAÏTI



Une conférence de
Jean MAZEL

Mairie du XVIème
Salle des Mariages
71 avenue Henri Martin - 75016 PARIS
Jeudi 6 mai 2010

PRÉSENTATION

La présente conférence relie l’Afrique et l’Amérique, à la suite d’un jeune homme, totalement inconnu pour la plupart d’entre vous, et qui a quand même joué son rôle dans l’Histoire : il a vécu entre 4 Rois, 3 révolutions et 2 Empereurs. Il est à nos yeux comme le premier de ceux considérés par les Anglais comme des «gentlemen explorateurs».

Que Jean Mazel nous entretienne de ce sujet peut paraître tout naturel, car il a une connaissance profonde - presque charnelle - des lieux visités et étudiés par Gaspard Théodore Mollien

Au Sénégal, il fut le conseiller du Président Léopold Sédar Senghor, et le metteur en scène du grand spectacle national dans l’île de Gorée, lors du festival mondial des Arts Nègres.

En Haïti, enfin, où ses travaux d’ethno-histoire l’ont amené à séjourner à de nombreuses reprises, il s’intéresse aujourd’hui à soutenir les orphelinats et l’hôpital pédiatrique créés à Port au Prince par «Nos petits frères et sœurs».

que le Ministère réduira son traitement et l’enverra en poste à Cuba. C’était une régression. Grâce à sa fortune personnelle, il va parcourir le monde, toujours curieux de tout, en Égypte, aux Indes, en Chine. Il finira ses jours à Nice, entouré d’amitiés et de tendresses, toujours avides de l’entendre raconter ses souvenirs parmi lesquels Haïti et son peuple tiennent une place de choix.

Une indépendance dont l’ancien colonisateur est devenu un ami, dont la langue reste un exemple vivant, coloré, symbole d’une France aimée dans le monde pour son prestige, mais aussi pour son goût de la liberté.



L’indépendance d’Haïti, enfin officiellement proclamée, semble avoir entraîné dans une *réaction en chaîne* toutes les indépendances des Amériques du centre et du sud.

Le vent de liberté de la révolution française n’aurait-il pas été surdimensionné par les Haïtiens qui auraient ainsi relayé vers les grands espaces américains - en la transcendant - une certaine idée française de la liberté.

Merci à Mollien, le sage et le royaliste, d’y avoir contribué.

The Grand Oloffson Hotel

L’architecte français Brunet réalisa cette œuvre magistrale de l’architecture «gingerbread» haïtienne.

Comme les figurines de pain d’épice hyper travaillées, toute une architecture «gingerbread» s’est développée en Haïti. Elle aurait peu souffert du récent tremblement de terre.



000 Blancs et 5 000 esclaves. Un siècle plus tard, ils étaient 28 000 Blancs et 500 000 esclaves. Les mulâtres de leur côté, passaient de 500 à 30 000. Ce sont eux, toujours maintenus en position subalterne par la Société locale, qui mirent le feu aux poudres entraînant derrière eux la masse des esclaves noirs.

Mollien recueille les confidences des derniers témoins de la révolution haïtienne : de 1790 à 1802, la période des troubles intérieurs dont les victimes furent les planteurs, appelés «habitants» : cultures incendiées, maisons attaquées et incendiées, assassinats, viols et massacres. L’arrivée de deux émissaires envoyés par la Convention complique la situation. En distribuant aux révolutionnaires haïtiens drapeaux et cocards tricolores, ils créent la confusion. Quand viendra l’autre période (1802-1804), celle de l’intervention militaire destinée à mater - beaucoup trop tardivement - les rebelles, ces derniers dirent leur stupeur en voyant les soldats de Bonaparte brandir le drapeau tricolore (Mais c’est notre drapeau ! dirent-ils). Et tout le monde raconte à Mollien l’histoire du drapeau : Dessaline, un des chefs du soulèvement s’écriant : *«Le voici notre drapeau»*, en réunissant le bleu et le rouge après avoir enlevé le Blanc.

Mollien juge aussi les chefs de la rébellion et des débuts de l’indépendance. Le premier, l’instigateur, Toussaint Louverture, qui, sans parler d’indépendance, prétendait au poste de gouverneur d’une Haïti française ... Il écrivait à Bonaparte : *«Le premier des Noirs au premier des Blancs»*, et se faisait appeler le «Bonaparte noir». Quant à Dessaline, le métis, Mollien le considère comme le plus cruel. Il fit assassiner un grand nombre de Blancs malgré les vibrantes intercessions de son épouse noire. De son côté, Christophe, le fameux «roi Christophe» immortalisé par la pièce d’Aimé Césaire, Mollien le définit : *«Mégalo, affecté d’une dangereuse dérive autoritaires»*. Il y a aussi Pétion, qu’il appelle «le gentil Pétion». Et enfin Boyer, qu’il trouvera en place, Président de la République. C’est à lui qu’il aura affaire. Pour terminer ce tableau au passé, il faut rappeler que si les chefs de la révolution haïtienne ont proclamé unilatéralement l’indépendance, c’est qu’ils avaient été victorieux sur le terrain, en 1803, sur les derniers éléments valides du corps expéditionnaire français. Mollien a décrit les qualités guerrières de cette armée de fortune, habile à la guérilla. Ils devinrent peu à peu une véritable armée avec officiers et généraux.

Si Mollien s’est penché sur le passé, c’est - semble-t-il - pour mieux comprendre le présent, ce présent qui le désole, ces grandes étendues en friche, les belles maisons des anciens «habitants» effondrées, calcinées, les bâtiments publics délabrés. Mais il observe aussi le présent avec lucidité et attention. Un visiteur étranger lui fait un jour remarquer qu’il y a toujours sur place une administration dont les rouages fonctionnent, calqués en miniature sur ceux de France. Gaspard Théodore en vient à constater que, même loin de ses bases, l’administration française portait en son sein d’étonnantes qualités de pérennité. Son oncle, le comte François Nicolas Mollien, directeur des services du Trésor, n’avait-il pas servi depuis Louis XVI et la période révolutionnaire, le Directoire, le Consulat et l’Empire ? Et lui-même, issu d’une famille royaliste, né sous la révolution, aura connu la stabilité de l’administration sous 3 Rois, 2 empereurs, et 3 révolutions ?

Mais revenons-en au problème de la dette et quoique ce ne soit en aucune façon le sujet de cette conférence, il est facile d’imaginer la perplexité de Mollien, issu d’une famille bourgeoise, ayant toujours privilégié l’ordre et la stabilité, respecté la propriété individuelle et le bien public. Sa vie d’explorateur en Afrique avait développé en lui un sentiment de respect et d’estime à l’égard des peuples noirs. Il est facile de l’imaginer perplexe, mais lucide, si on en juge par les différents niveaux envisagés et appliqués. Un premier chiffre de 150 millions de francs-or, totalement incompatible avec les potentialités économiques de la jeune république haïtienne semble avoir été vite abandonné et ramené à 60 millions. Ce fantastique rabais est-il du à la bienveillance et à l’esprit réaliste de Mollien ? Nul ne sait. Ce qui est certain, c’est que cette somme fut soldée en 1888, grâce à un emprunt obtenu auprès des banques françaises et que les dernières annuités dues aux banques furent aussi été soldé en 1938.

Il ne nous appartient pas de donner un avis sur une affaire qui a probablement provoqué la défaveur de notre ami Gaspard Théodore Mollien. N’avait-il pas assez bien défendu les intérêts de la France ? Toujours est-il

LA CONFÉRENCE

Il importe que je vous présente Gaspard Théodore MOLLIEEN. Je vous dirai un peu plus tard pourquoi j’ai choisi un tel sujet de conférence, et - d’abord - qui était-il ?

Né à Paris le 29 août 1796 d’une famille calaisienne, il semble être resté fidèle à cette origine, car tous les manuscrits qu’il nous a laissés se trouvent déposés et conservés à la Bibliothèque de la ville de Calais. Son père, avocat, avait pensé pour son fils Gaspard Théodore à une carrière au Barreau de Paris, où il avait préparé pour lui quelques protections. Notre MOLLIEEN meurt à Nice en 1872 après avoir laissé de nombreux ouvrages relatant les aventures d’une vie hors du commun.

En 1880, un de ses neveux, conservateur de la Bibliothèque Mazarine, fait rééditer son principal ouvrage. Il avait pour son oncle une grande admiration et le décrit ainsi : *«Doué d’une rare intelligence ... naturellement curieux et observateur, esprit original, prompt à saisir entre les choses des rapports qui échappent à beaucoup d’autres ... instruit d’ailleurs par une vaste lecture, mais plein du désir d’accroître par des voyages de découverte les connaissances acquises...»*

De toutes les aventures, qui ont rendu notre ami Mollien célèbre en son temps, j’ai choisi celles qu’il a vécues dans ses jeunes années :
1 - un premier voyage au Sénégal en 1816, qu’il atteindra après avoir vécu le drame du naufrage de la Méduse ;
2 - un deuxième voyage en 1818 au Sénégal, qu’il va explorer seul avec un guide et un âne, à pied pendant près d’un an, avec d’incroyables péripéties ;
3 - enfin, devenu célèbre par le livre de ses aventures sénégalaises récompensées par une Légion d’Honneur, devenu coqueluche des salons parisiens, le voici entrant en diplomatie, avec un titre de Consul Général en Haïti, mission qui n’était pas sans risques.

Telles sont les trois parties de ma conférence, trois phases majeures de la vie du premier de ceux que l’on a appelés les *gentlemen explorateurs*.

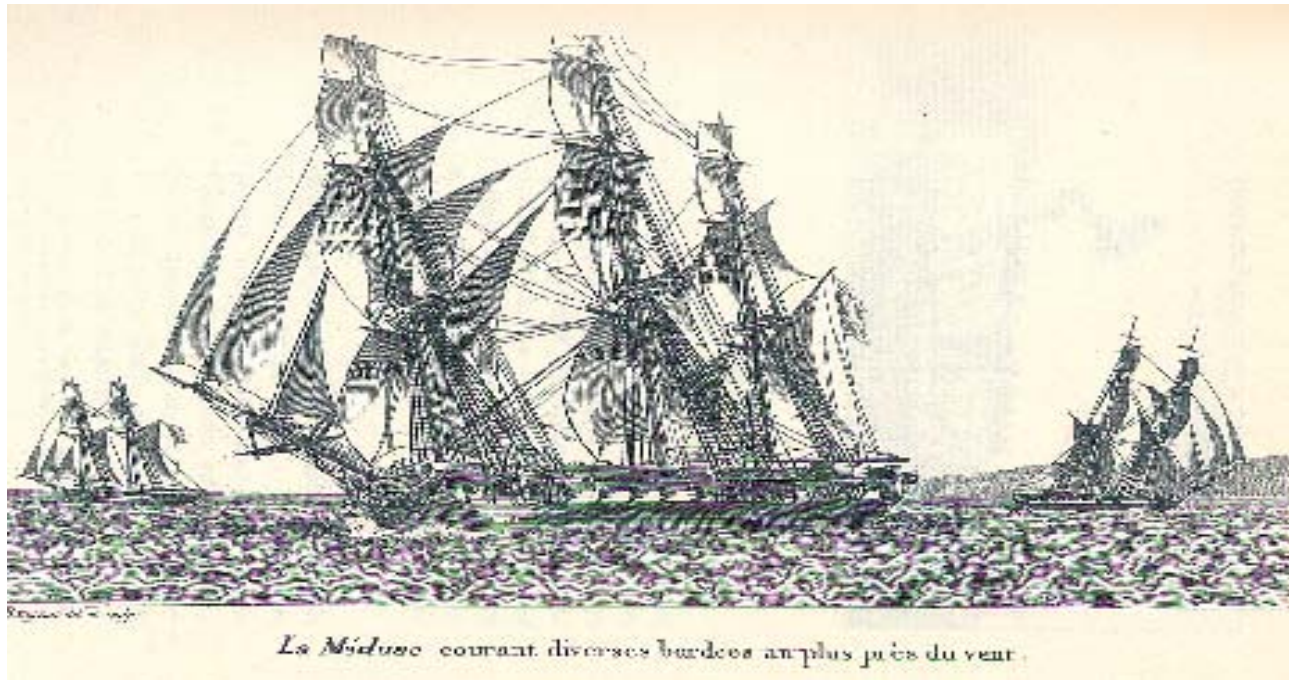
LE PREMIER VOYAGE

En ce mois de juin 1816, à l’île d’Aix, il est sur le quai où se prépare une petite flotte assemblée dans la rade. Il s’agissait d’aller récupérer les établissements français d’Afrique de l’Ouest, confisqués par les Anglais pendant les guerres napoléoniennes, et restitués à la France par le traité de Paris (1814/1815). Cette mission avait été confiée par Louis XVIII à un ancien officier de la marine royale, Hugues de CHAUMAREYS, qui s’était exilé en 1790, et n’avait revu la mer depuis un quart de siècle, ni de près, ni de loin.

Sur le quai, notre ami MOLLIEEN circule entre les groupes et les portefaix occupés à remplir les cales. Les habitudes bourgeoises de Gaspard Théodore lui ont fait revêtir une redingote, de bonne coupe, mais confectionnée dans une toile légère recommandée par le tailleur. à l’enseigne du «Paradis coloniaux». Mollien observait, écoutait, attentif : rien ne lui échappait ... Il surveillait aussi le sac marin constituant son unique bagage. Il avait 20 ans.

C’est au moment précis où j’évoquais cette phase de son aventure que j’ai ressenti une très forte émotion : je me suis souvenu avoir été - comme lui - à 20 ans sur un quai, où l’on s’affairait à charger un navire qui allait m’emmener vivre une première expérience sous le ciel d’Afrique, loin des miens, refusant - comme Mollien - un avenir préprogrammé.

Voilà : je vous ai tout révélé. Vous savez pourquoi j’ai choisi le présent sujet de conférence. Là s’arrête ce phénomène d’identification. Dieu merci, je n’ai pas fait naufrage.



Le lendemain, la MÉDUSE, la belle frégate où Mollien avait pris place, filait à toutes voiles, par belle mer, vers le sud (voir l’encadré : expédition de 1816). À bord du navire était installé avec ses officiers le chef de l’expédition Chaumareys, qui semblait pressé. Très vite, on sema la flotille d’accompagnement. Ne resteront en escorte que la corvette *L’ÉCHO* et la flutte *LA LOIRE*.

Lorsque, en approchant des côtes de Mauritanie, le commandant de Chaumareys ordonna de mettre au cap sud sud est, l’ÉCHO multiplia les signaux de mise en garde/danger.

Aux Açores, on ne resta que quelques instants, le temps d’aller chercher à FUNCHAL quelques prestigieuses bouteilles de Madère pour la table des officiers. Puis, aux Îles Canaries, la Méduse longe l’Île de Ténériffe, que Gaspard Théodore trouve affreusement aride avant qu’il pense à ces cartes qu’il n’a cessé d’étudier au cours des derniers mois. Pourquoi ces cartes abondent-elles de précisions tant que l’on reste le long des côtes, alors qu’à l’intérieur du continent africain ne figurent que de vastes zones blanches. Les cartographes, pour les remplir, avaient dessiné des lions, des éléphants, des lacs illusoire ou des inscriptions qui ne manquent pas de pittoresque.

Dès ce moment, l’ÉCHO et la MÉDUSE se perdirent de vue. La MÉDUSE fonçait vers son échouage.

La Méduse ayant obliqué quelque peu vers l’est, Mollien s’attendait à voir apparaître le cap Blanc et les côtes de Mauritanie, mais à trois heures et quart, une secousse, puis une autre plus forte font vibrer tout le navire. Aux cris de «*on touche !*», la panique se répand à bord. Manifestement la quille a touché un haut fond sablonneux. Les marins expérimentés savent l’angoisse qui accompagne l’expression «*on échoue*, et quand le toucher est sur du sable, il y a effet de ventouse. En fait, Chaumareys avait ignoré le *banc d’Arguin*, signalé sur sa carte. Après le silence de la stupéfaction, l’agitation, des lancers d’ancre, des ordres, des contre-ordres, la marée étant au plus haut, soudain, prise d’un tremblement, la Méduse semble devoir flotter ... Mais le sable semble à nouveau l’aspirer, la retenir penchée à babord.

L’ordre de quitter le navire arrive après 6 heures de tentatives désordonnées. On prépare les embarcations prévues pour le sauvetage, toutes différentes et certaines en mauvais état. Très vite, des listes d’embarquement établies révèlent qu’on ne pourra mettre à leur bord que 200 personnes au maximum alors que la Méduse a embarqué près de 400 passagers. Un groupe se forme sous la direction de deux ingénieurs, et décide la construction d’un radeau. Ceux qui se mettent à cette

dans un bol de café au lait.), Il écrit même :«*L’air natal ne put rétablir ma santé aussi promptement que je l’aurais espéré.*» Dès ce mois de mai, il se met au travail, racontant sur de longs feuillets étroits sa grande aventure africaine.

En 1820, son éditeur (une amie de la famille, la veuve Courcier) publie son ouvrage sous le titre : «*Voyage dans l’intérieur de l’Afrique, par ordre du gouvernement français, aux sources du Sénégal et de la Gambie*» en deux tomes de 350 pages. Voici que la simple lettre de Monsieur de Fleuriau est devenu «*par ordre du gouvernement français*», alors que le Ministère des Affaires Étrangères avait toujours refusé de lui confier une mission officielle. Le livre connaît immédiatement un succès considérable, une deuxième édition en 1822 chez Arthus Bertrand, l’éditeur à la mode et - simultanément deux traductions, l’une en anglais et l’autre en allemand, vont faire de notre jeune explorateur la vedette des salons tandis que des autorités confirmées, tels Cuvier et Humboldt, vont solliciter sa compagnie. Une Légion d’Honneur vient couronner cette ascension et l’amitié que lui porte Chateaubriant, bientôt ministre des Affaires Étrangères, fera le reste.

Le voici «*dans la carrière*» après une courte mission en Colombie. Nommé Consul - puis Consul général - de France en Haïti, poste difficile où tout était à créer dans une conjoncture compliquée. Il faut rappeler que cette ancienne colonie, héritée de la Couronne de France, s’était auto-proclamée indépendante en 1804, après 14 années de révolution sanglante, mais la communauté des nations, pour admettre cette indépendance, demandait à ce qu’elle soit officiellement reconnue par la France, laquelle mettait à cette reconnaissance un prix : celui des dommages subis pendant les années de fureur révolutionnaire. Négociation particulièrement pénible et scabreuse : comment évaluer les destructions, les pillages, mais aussi les massacres, le prix du sang. En juriste honnête, il se mit à questionner les Anciens, ceux qui avaient vécu 30 ans auparavant cette horrible période. L’horreur de certains récits n’ont pas été sans l’influencer. Mais il y avait aussi à évaluer la capacité à payer du débiteur. Mollien se livra alors à une enquête sous-économique, comme historique, du pays.

Rappelons en peu de mots que Haïti est le nom que porte la partie de l’île de Santo Domingo (1/3 environ) occupée par la France depuis le XVII^{ème} siècle. Ce tiers de l’île, hanté par le démon du développement, importait les esclaves d’Afrique nécessaires au fonctionnement des plantations et des industries locales : sucreries, cafèières, rhumeries.

Mollien estime à plus de 1 000 ces établissements agro-industriels détruits et abandonnés. Il évalue l’intensité du trafic maritime, non sans une certaine nostalgie, lorsqu’il compare cette euphorie du passé et le délabrement du présent. Mais cette euphorie allait engendrer le drame, car pour assurer la marche des usines et des grands espaces cultivés - coton, canne à sucre, café - il fallait de plus en plus de main d’œuvre noire par cargaisons entières remplacer les Indiens Arawaks, peu nombreux et peu enclins au travail. Au cours du XVIII^{ème} siècle, les arrivages d’esclaves furent tels que le déséquilibre ethnique qui en résulta devint la cause profonde des drames qui allaient suivre. En 1692, la population comptait 8

LE BATEAU NÉGRIER

À l’arrivée à Haïti, le bateau chargé d’esclaves réserve son «*best of*» à la bourgeoisie de Cap au Français qui est invitée à un buffet sur le pont arrière du bateau, avant de choisir les esclaves les plus valables. On voit une chaloupe amenant de nouveaux invités.



Nous les Noirs, nous sommes comme les fourmis noires, vigoureuses, plus fortes que les fourmis blanches (les termites) qui sont obligées de construire de vrais châteaux, durs comme de la pierre pour se protéger. Mais vous devez vous demander comment notre ami Gaspard Théodore arrivait à comprendre ces étranges aphorismes ? En fait, il avait déjà, à l’issue de son précédent voyage, noté mots et phrases en Ouolof, langue la plus parlée à l’intérieur du pays, mais aussi d’autres dialectes dont le Peul.

Malgré l’absence générale d’indications sur les parties intérieures des cartes du continent africain, il y avait, pas très éloignées de l’itinéraire nord sud qu’il suivait désormais, des noms de mines d’or le long de la Falème, affluent du Sénégal. En fait, trois siècles plus tôt, des Portugais avaient tenté d’exploiter ces mines, déjà sans nul doute connues du temps des Phéniciens. Sagement il explique que l’or risquerait de compromettre la suite de son voyage. Il arrive dans la région du Fouta Djalon, ce massif montagneux que les géographes ont - depuis - appelé le Château d’eau de l’Afrique Occidentale. Mollien y reconnaît les sources de la Gambie, celles du Sénégal, et il approche des sources du Niger. Les populations semblent plus méfiantes à son égard. Il est en loques, avec une barbe grisâtre. Malgré Boukari, qui vante les mérites de notre voyageur, il n’inspire pas confiance. Un jour, faute de lui proposer une case, on lui apporte une chaise. Il y en avait une seule dans le village. Il s’y installe et, pour avoir la paix, ferme les yeux et fait semblant de dormir. Soudain, il joue celui qui se réveille et ouvre tout grands les yeux. Les enfants qui s’étaient approchés, s’enfuient comme une volée de moineaux. On refait le manège et soudain tout le monde se met à rire. Des femmes s’avancent et se risquent à toucher sa chemise, sa barbe, l’atmosphère se détend.

Mais surgit alors l’horreur de la saison des pluies, car les six premiers mois de son exploration avaient bénéficié de la saison sèche. J’ai toujours noté de mon côté pendant ma vie africaine les premières pluies vers fin juillet. La nature devient alors d’un vert intense, brillant, sous des ciels qui, entre les cataractes, prennent l’allure de ciels de mousson, gentiment pomelés. Ces derniers mois de voyage vont être une affreuse épreuve pour Mollien, qui, après sa descente droit vers le sud reprend le chemin de l’ouest vers la mer. Rivières en crue qu’il faut traverser à la nage. Un malentendu avec Boukari complice une situation déjà difficile. Enfin il atteint une petite colonie portugaise, là où est aujourd’hui la petite république de Bissao. Les Portugais l’accueillent avec beaucoup de prévenances «*Monsieur, lui dit le fonctionnaire res-*



pensible de la colonie, tout ce qui est à moi est à vous.» Mollien en profite pour visiter le voisinage et constater que les Portugais, à l’inverse des Anglais, colonisent par le biais du métissage. Le 3 janvier 1819, il embarque sur une goelette française qui relâchait par hasard à Bissao. Il est fêté l’escale de Gorée, où tout le monde le croyait mort. Avant de regagner Paris, il laisse Boukari à Saint-Louis, après de touchantes embrassades. Quant à l’âne, il avait péri noyé dans une rivière en crue.

MOLLIEN À PARIS ET EN HAÏTI

Débarqué au Havre le 23 mars 1819, et rendu à Paris le lendemain, Gaspard Théodore va d’abord se refaire une santé. Pour vaincre ses dysenteries et ses fièvres, le repos absolu et une cure de «*lait de poule*» administrée par sa mère firent l’affaire («*lait de poule*», fortifiant très prisé au XIX^{ème} siècle, fait de deux jaunes d’œuf versés

tâche sont persuadés - et persuadent ceux qui les approchent - que «*là est la vraie solution*» et, en fait, l’idée était (en théorie) magnifique.

Le plan était le suivant : construire le radeau pour y déposer tous les vivres et les boissons nécessaires pour nourrir et abreuver l’ensemble des naufragés et embarquer ceux des naufragés n’ayant pas eu de place à bord des canots, tous les canots formant une unité de remorquage destinée à les amener sur la côte de Mauritanie (voir page 22).

Les valides auraient alors rejoint Saint-Louis par la plage tandis que le radeau ravitailleur, se déplaçant le long du rivage, restait à faible distance des marcheurs. Mais ce plan idéal devait s’avérer irréalisable. Quoique solidement construit avec bois et planches tirés de la Méduse, la *machine* comme l’appelaient ceux qui la construisaient ne pouvait pas supporter le poids des vivres qu’on y accumulait et les 150 naufragés ; tout ce poids maintenait le tout enfoncé sous l’eau, flottant entre deux eaux.

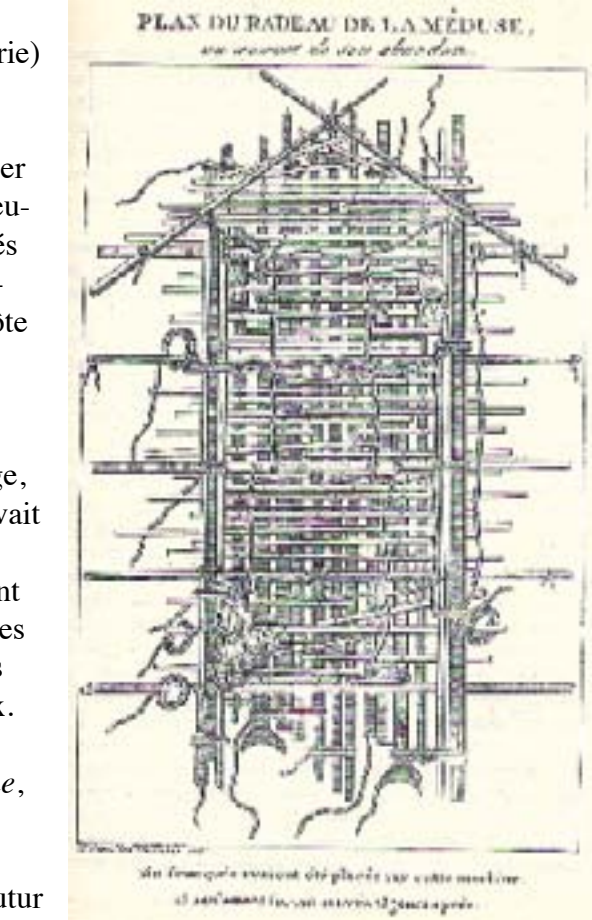
Ayant décliné l’offre de prendre place à bord de la *machine*, Mollien observe toujours ce qui se passe, et trouve honteux l’embarquement à bord des meilleurs canots, installé dans un fauteuil du marquis de Chaumareys et du colonel Schmatz, futur gouverneur du Sénégal. Tandis que se forme le train de remorquage du «*radeau-machine*», Mollien relève longitude et latitude, et définit le point exact de l’échouage, qui est bien au sud du Cap Blanc, indiqué sur toutes les cartes. On se demande comment Chaumareys n’a pas donné l’ordre de larguer par dessus bord les 14 canons et leurs provisions de munitions ; allégée de cet énorme poids la Méduse se serait sans nul doute délogée.

Et pourquoi cet armement, alors que la Méduse était en mission diplomatique de paix ?

Alors que notre ami Mollien, les pieds dans l’eau, se perdait dans ses sombres pensées, des mains énergiques l’empoignèrent et il se trouva dans un des canots, qui, le dernier réussit à quitter le navire. Soudain, dans la nuit noire, un cri retentit à l’unisson sur les canots et sur le radeau : «*Vive le Roi !*». Mollien constata alors que les filins et les attaches qui reliaient à la machine les canots remorqueurs ne résistaient pas aux coups des vagues. La situation allait vite devenir dramatique. Le radeau partait de son côté au hasard des vents et des courants. Les passagers des canots allaient se retrouver sur le sable de la côte mauritanienne, dans la perspective d’une marche de plus de 200 km pour atteindre Saint-Louis.

BANC D’ARGUIN

En survolant à basse altitude le banc d’Arguin, j’ai pu constater qu’il s’agit en fait d’une juxtaposition de hauts fonds sablonneux, étendus sur des dizaines de kilomètres carrés. Par les différences de couleur de la mer, on pouvait distinguer des profondeurs très variables avec des reliefs multiples. M’étant rendu sur la plage, au lieu dit Arguin, j’y ai trouvé des pêcheurs berbères appelés Imraguen, vêtus de voiles bleus, comme les Maures. Ce sont eux que Mollien a du solliciter puor avoir de l’eau et des vivres. Ces Imraguen, que j’ai longement observés, pratiquent la pêche au mulet jaune avec l’aide des dauphins qui poussent vers eux les bancs de poissons (informations personnelles de Jean Mazel).



Un Imraguen venant chercher son mulet.

et s'élève à une hauteur de 200 à 300 pieds.

Le radeau de la Méduse



Le célèbre tableau de Théodore GÉRICAULT (1819)

Le moment culminant choisi par Géricault, dans cette dérive qui durera treize jours, est celui où les naufragés voient au loin le navire qui vient les sauver, le brick *Argus*. Géricault peint cet instant intensément dramatique, «entre salut et perte», où les hommes encore valides se lèvent tant bien que mal pour faire signe au navire qui point, à peine visible, à l'horizon.

Il fera construire une maquette grandeur nature du bateau dans son atelier, et demandera aux sept rescapés du naufrage de venir poser pour lui. Il ira même jusqu'à exposer dans son atelier des restes humains. Grâce à l'entremise d'un ami médecin à l'hôpital de Beaujon, proche de son atelier, Géricault pourra obtenir des bras et pieds amputés, afin de les étudier. De même, il dessinera plusieurs fois une tête décapitée, obtenue à Bicêtre, où se trouvait une institution qui était tout à la fois hospice, prison et asile d'aliénés. Selon Charles Clément, son biographe, une puanteur étouffante régnait parfois dans son atelier de la rue du Faubourg-du-Roule. Géricault travaillera avec acharnement, pendant une année entière, à une œuvre de cinq mètres sur sept qui est, selon l'expression de Michel Schneider, «une leçon d'anatomie».

Le Radeau de la Méduse sera présenté au musée du Louvre en 1819. Le peintre s'attend à une apothéose, tant il s'est donné de mal pour parfaire son chef-d'œuvre. Ce tableau connaîtra une vogue internationale considérable : le mythe du «radeau» n'est pas éteint..

Il leur arrive, par discrétion, de s'installer à la belle étoile à l'orée de ces agglomérations faites de cases cylindriques construites en bambous en gros roseaux, surmontées d'un toit conique en paille ou en feuilles. Le chef du village, les découvrant installés à l'intérieur des limites du village en fait vivement le reproche à Boukari. En fait, les natifs du pays étaient, pendant les premiers jours de leur longue marche, mal impressionnés par le costume qu'avait revêtu Mollien sur les conseils de Boukari : les grands voiles bleus recouvrant une simple chemise blanche et sur la tête le turban bleu. Aux yeux des natifs du pays, ce costume, qui était celui des Maures arabes de Mauritanie, évoquait trop pour eux les différends - parfois sanglants - qu'ils avaient avec leurs voisins du nord du fleuve. S'étant débarrassé au bout de quelques jours de son déguisement, il restera jusqu'à la fin de son exploration avec ses vêtements européens : pantalon, chemise, gilet. Ils vont rencontrer en chemin des lions. Boukari fait alors tourner un bâton, et ils s'éloignent. Parfois, la nuit, ils entendent leurs grognements, tout proches.

Un soir, notre explorateur et son fidèle Boukari arrivent à un village réduit en cendres : toutes les cases ont brûlé comme des torches, tous les habitants ont disparu. Un vieillard infirme resté sur place explique : «C'est le roi du Cayor, avec sa troupe, qui est venu nous punir, car nous n'avions pas pu lui livrer le nombre d'esclaves qu'il exigeait». Il faut avouer que la nouvelle de la condamnation internationale de l'esclavage votée trois ans plus tôt à Vienne, n'était pas parvenue au royaume du Cayor. Le roi d'un de ces petits états avait même, quelques années plus tard, envoyé une requête à la reine d'Angleterre demandant une indemnité pour compenser les pertes occasionnées par la fin du «trafic honteux».

Les notations de Mollien sur l'esclavage sont nombreuses et d'autant plus importantes que nous sommes à un tournant. Mollien a été le témoin des règles de vie de la Société Africaine telle qu'elle avait été depuis le fond des temps. Il y avait des règles précises :

- on ne vendait pas un esclave de sa propre ethnie ;
- l'esclave au sein de son ethnie, voire de son village, était traité avec bonté, et au minimum très humainement.

Il est arrivé à Mollien d'avoir un esclave mis à sa disposition pour le service de sa case. Mollien analyse une autre approche de l'esclavage en tant que fait social n'ayant rien de honteux. Mais il admet que le transbordement du continent africain aux terres américaines de milliers d'êtres humains demeure répugnant. Or ce commerce impliquait l'usage de courtiers qui étaient bien souvent Maures. Mais il était aussi - au Sénégal - le fait de ces grandes dames noires ou métisses, appelées les *Signares* de l'île de Gorée. Elles menaient grand train avec les capitaines en attendant que les cales se remplissent. Mollien, en bon ethnologue, constate mais ne juge pas. Il s'émerveille par ailleurs de la façon dont il est souvent reçu.

Arrivé avec Boukari dans une communauté villageoise, le chef local lui propose de choisir la case lui convenant. L'habitant ira dormir chez un parent. Les bonnes manières furent fréquentes : bien souvent le chef invite Mollien dans sa case à laquelle on parvient en traversant des espaces clos de parois de feuillage faisant office de cour où attendent les visiteurs. Un des chefs lui a demandé comment s'était réellement passée la «révolution française» et Mollien s'exécutait en traçant sur le sable des schémas illustrant son récit. Il nous



raconte aussi que hébergé dans une case dont le propriétaire est resté toute la nuit à bavarder sur le pas de la porte avec un ami, il a surpris une phrase extraordinaire : «Tu vois, nous les Noirs, on est les plus forts, on est les maîtres de la terre. Les Blancs, ils sont moins forts, mais ils sont les maîtres de la mer. Leurs maisons, leurs villages sont sur la mer ...» De tels souvenirs émaillent son récit. C'est ainsi qu'il entend, un autre jour, concernant la force des uns et des autres, le propos suivant : «Pour comprendre les hommes, regarde les fourmis.



LE FESTIVAL DE GORÉE



Une reconstitution historique «son et lumière» devant le château du gouverneur de l'île de Gorée.

Une partie des nombreux figurants provenait du contingent de l'armée française stationné au Sénégal. En rentrant dans leur caserne, ils ont continué de s'appeler par leur nom d'apparat.

... entre l'horreur et l'espoir



La continuité du mythe (2009)

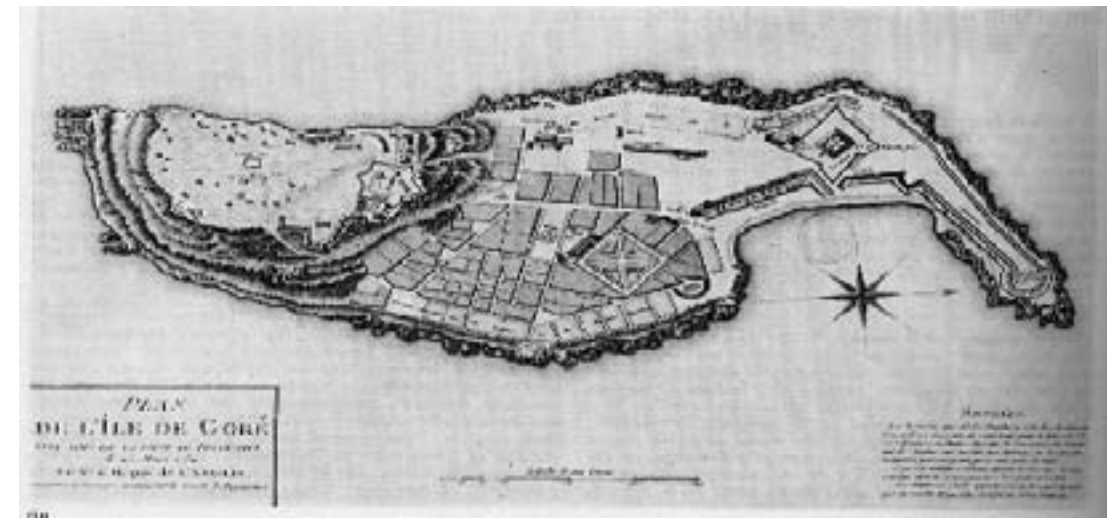
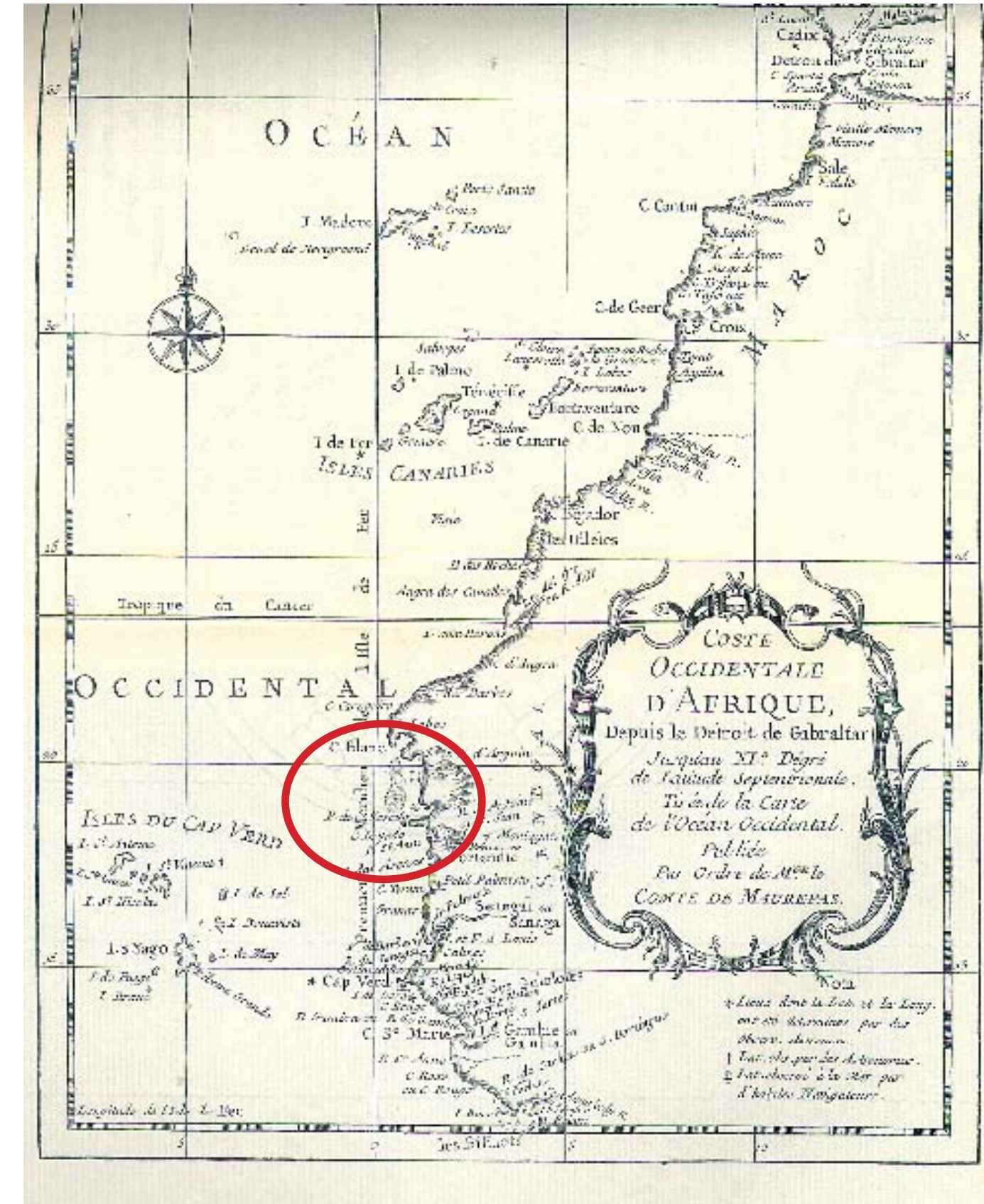
Cette photo-composition de Gérard Rancinan a été exposée au musée du Palais de Tokyo lors de l'exposition «Métamorphoses» qui lui était consacrée au printemps 2009

Gérard Rancinan, un des photographes contemporains les plus inspirés, cherche ses idées créatrices dans les œuvres des grands maîtres de la peinture de tous les temps, de Jérôme Bosch à Matisse, du Caravage à Picasso. Il s'est attardé aussi à étudier «le radeau de la Méduse» de Géricault, que contemple au Louvre une foule sans cesse renouvelée. La tragique intensité de l'œuvre est due - à ses yeux - à la façon dont sont déposés les corps, morts ou vivants, enchevêtrés.

Dans son immense atelier d'Ivry sur Seine, Rancinan a reconstruit le radeau et installé ses modèles dans l'intensité de la magie dramatique de Géricault, la quête du fol espoir - quel qu'il soit - devenu intemporel.

On sait que Géricault n'aimait pas peindre les pieds nus. C'est pourquoi il s'arrangeait toujours pour soit cacher les pieds, soit les chauffer. Cette contrainte n'a pas été reprise dans la photo de Rancinan, où l'on voit au moins un pied nu.

Le sable dans les plaies dues au soleil et au sel, les moustiques et finalement à Saint-Louis le gouverneur anglais toujours en place, car il déclare : *«No orders from my government»* ... Vous avez 3 jours pour vous reposer, pas plus. Les décisions du traité de Paris n'étaient pas encore parvenues sur place. Où aller ? Vers des baraquements abandonnés, sur la pointe du Cap Vert, là où se trouve Dakar aujourd'hui. Encore 250 km à faire dans le sable et la poussière. Mollien résistera à cette nouvelle épreuve que nous allons suivre.



Invariablement, ses pensées revenaient vers l'Afrique où, pendant ses courts séjours au le Cap Vert et à Gorée, il avait apprécié la vie simple des populations en parfaite symbiose avec la nature, toujours obnubilé par ces grandes zones blanches des cartes, même des plus récentes. Il y avait aussi le cabinet d'avocat de son père qui venait de mourir. En partant vivre une aventure à travers le monde, en commençant par le Sénégal, il faisait le bonheur de l'avocat stagiaire recruté par son père : il allait lui laisser la place libre !

Déjà au Sénégal par la pensée, Gaspard Théodore va tenter une démarche qu'il savait d'avance vouée à l'échec : il demande au ministère des Affaires Étrangères un ordre de mission pour explorer l'intérieur de l'Afrique de l'Ouest. Le Ministère l'envoie promener. *«Ils ont des priorités autrement utiles que cette fantaisie d'un jeune homme illuminé»*. Et puis, lui dit-on, *«vous ne reviendrez pas vivant. L'explorateur anglais Mungo Park n'est jamais revenu des régions où vous voulez aller. On n'a jamais retrouvé son corps.»* Voilà qui constituait pour notre ami Mollien une raison supplémentaire de réaliser son projet : *«On se passera d'un ordre de mission officiel»*.

Il avait suivi attentivement, mais sans aller y assister, le procès de Chaumareys tenu à bord du vaisseau amiral dans la rade de Rochefort, le 25 février 1817. Condamné à 6 ans de prison en forteresse ... *«Six ans pour tant de morts et tant de lâchetés ...»* soupira Gaspard Théodore. Toutes ses pensées appuyaient et consolidaient sa décision, et bientôt le voici de nouveau en mer, cinglant vers l'Afrique de l'Ouest. Il choisit de débarquer, lors de la première escale, à Saint-Louis, où il retrouve le petit fort - bien chaulé à l'intérieur comme à l'extérieur - où siégeait il y a un an et demi l'Anglais qui, sur ordre de son gouvernement, l'avait éconduit. Avec le Français, nouveau titulaire du poste - Monsieur de Fleuriau - le courant passa tout de suite. Il obtint de lui aide et conseils, et même une lettre de mission qui n'avait pas le même pouvoir que celle refusée par le Ministère, mais enfin, pensa-t-il, cela peut servir malgré tout.

Les Français résidant à Saint-Louis, représentants de sociétés commerciales établies sur place pour la «traite de la gomme», le docteur, le notaire, l'ingénieur, l'archiprêtre de la paroisse, tous lui prodiguèrent aide et conseils, et Fleuriau lui fit cadeau d'un âne chargé d'une grande quantité de pacotille destinée au troc qui assurera ses frais de voyage. Il y avait aussi pour lui servir d'interprète un noble personnage - Boukari - qui sera son précieux compagnon de route pendant 11 mois jusqu'à son départ. C'est dans cet équipage que nous allons suivre Mollien dans ses découvertes, ses observations remarquables par la plongée qu'elle nous offre dans un univers que le modèle et l'influence de l'Occident n'ont pas encore touchés.

Notre ami Gaspard Théodore prend la décision d'éviter les côtes et les fleuves déjà cartographiés, et part plein est sur une ligne traversant l'intérieur du pays, région où abondent villages et zones de petite forêt. Il note soigneusement les espèces végétales rencontrées et les caractéristique des populations rencontrées. Boukari organise les haltes de nuit dans ces village. La qualité de l'accueil varie chaque soir.

Mais pendant que nous continuons à marcher que deviennent les infortunés partis à la dérive sur le radeau ? Nous le saurons grâce à une amie, Madame Christine Correard, descendante de l'ingénieur Correard, un des treize survivants du radeau de la Méduse. Elle avait conservé le livre contenant le récit de son ancêtre. En voici quelques passages à la fois édifiants et éprouvants.

Le premier moment terrible a été celui où les attaches reliant les canots entre eux à la remorque du radeau furent rompues. Il y eut le refus du colonel Schmatz d'alléger le radeau en prenant à bord de son canot une vingtaine de ceux qui s'y trouvaient avec de l'eau à mi-jambe, les officiers ont même du empêcher les soldats de tirer sur les embarcations qui s'éloignaient dans la nuit.

Sur le radeau abandonné, l'angoisse, la peur, firent place au désespoir. L'ingénieur Correard devait empêcher ceux que le désespoir poussait au suicide, de céder à la tentation toute simple de se laisser choir dans l'eau. Pour alléger la machine, les barils de farine et de biscuit, les barriques de vin, embarqués pour nourrir et abreuver la totalité des naufragés firent vite défaut. L'eau, de plus en plus rationnée, vint à manquer. L'une des deux femmes présentes sur le radeau, la cantinière du bataillon, voulut se jeter à l'eau avec son mari. On les repêcha difficilement. Après 8 jours et 8 nuits, se répand sur le radeau la hantise et la douleur de la soif. Certains n'ont pas résisté à ingurgiter de grandes rasades d'eau de mer. La plupart d'entre eux allaient en mourir dans d'atroces souffrances. La solution de l'urine semblait la meilleure ; certains se livraient à des comparaisons de crus. Ceux pour lesquels la faim devenait intolérable, pensaient sans l'avouer à la chair humaine, surtout les soldats. Leur lieutenant tenta de les dissuader. Il réussit à éviter l'orgie d'un banquet macabre, où chacun dans son coin, presque à l'abri des regards, apaisait sa faim. Quand la goëlette anglaise, qui avait aperçu le radeau, les prit à son bord, ils n'étaient plus que 13. Ils furent accueillis à l'hôpital de Gorée où ils seront rejoints par les malades des équipes venues à pied.

Ainsi se terminait ce premier voyage. Tous ceux venus par terre, en attendant que les Anglais quittent Gorée, avaient trouvé un refuge précaire dans des baraquements en ruine sur la pointe du Cap Vert. Mollien fit vite connaissance des populations LÉBOU et OUOLOF dont il apprit la langue. Son moral était excellent mais son physique très affaibli. Il profita de ce séjour forcé pour explorer les alentours, découvrir aussi les charmes du vin de palme. Les Anglais partis, tous les malades furent transférés à l'hôpital de Gorée. Le médecin directeur pressé de partir en congé avait confié bâtiment et malades à Gaspard Théodore qui vit mourir dans ses bras un grand nombre de ses compagnons d'infortune. Seule une trentaine dont 5 de ceux du radeau survécurent. L'aventure se corsait, mais le drapeau tricolore flottait à nouveau sur le Sénégal. Et Mollien, qui avait reconnu les abords du Cap Vert, et noué des contacts avec l'intense désir de revenir pour découvrir l'intérieur du pays.

Le 2ème voyage ou l'EXPLORATION

De retour à Paris, après l'incroyable épreuve qu'il venait de subir, il faudra à Théodore Gaspard plusieurs mois pour se remettre vraiment. Cette période de soins et de repos lui laissait l'esprit libre pour mesurer l'ampleur du drame que vivait la France. Après les épopées napoléoniennes qui avaient coûté à notre pays tant de vies humaines, voici qu'affluaient les exilés ... tous les exilés, ceux de la révolution et ceux pour lesquels Napoléon avait été un dangereux usurpateur. Les uns comme les autres prétendaient avoir droit à la reconnaissance de la monarchie restaurée. Élevé par ses parents dans la fidélité à Louis XVI, le nouveau souverain Louis XVIII mis sur le trône par la coalition anglo-autrichienne n'avait pas de ce fait le pouvoir de s'exprimer. Et ceux - Charles X et Louis-Philippe, impatients de prendre la place - avaient-ils la force de caractère de mener la France au moment où se préparaient les grandes mutations : l'électricité, la vapeur, la grande métallurgie ?

Et le souvenir de la Méduse avec sa splendide architecture de bois, perdue bêtement, après tant d'autres pertes : le désastre de Trafalgar, et le massacre d'Aboukir où les Anglais avaient achevé à bout portant la flotte française immobilisée dans la rade.

Gaspard Théodore se disait : *«Sommes-nous encore une puissance maritime capable de ses ambitions ?»*

EXPÉDITION FRANCAISE DE 1816

Extrait de l'ouvrage de A. CORREARD, ingénieur géographe :
«Relation du naufrage de la Méduse»

- | |
|--|
| <p>1 - Un colonel, commandant supérieur pour le Roi sur toute la côte, depuis le Cap Blanc jusqu'à l'embouchure de la rivière de Gambie, et chargé de la direction supérieure de l'administration</p> <p>2 - Un chef de bataillon, commandant particulier de Gorée</p> <p>3 - Un commissaire inspecteur de marine, chef de l'administration, en principe basé à Saint-Louis</p> <p>4 - Tout le personnel administratif, en double pour les deux postes</p> <ul style="list-style-type: none"> • 4 magasiniers • 6 commis parmi eux <i>Gaspard Théodore Mollien</i> • 4 guetteurs • 2 curés • 2 instituteurs • 2 greffiers (ils remplacent les notaires et même les maires) • 2 directeurs d'hôpitaux • 2 pharmaciens • 5 chirurgiens • 2 capitaines de port • 3 pilotes • 1 jardinier <p>5 - La force armée nécessaire pour assurer la sécurité de l'Afrique française de l'Ouest</p> <ul style="list-style-type: none"> • 1 chef de bataillon, commandant le bataillon dit d'Afrique, composé de 3 compagnies, chacune de 84 hommes, soit au total 253 • 1 lieutenant d'artillerie, inspecteur des poudrières et des batteries et commandant 10 ouvriers de son arme, soit au total 11 <p>6 - Signalés à part (pourquoi ?)</p> <ul style="list-style-type: none"> • 18 femmes L'épouse et les deux filles du colonel sont-elle prévues dans les 18 ? • 8 enfants • 4 boulangers <p>7 - Personnel prévu pour reconnaître une zone minière et un emplacement pour une future colonie</p> <ul style="list-style-type: none"> • 3 ingénieurs géographes parmi lesquels <i>Correard</i> • 1 officier de marine • 1 médecin • 4 experts agricoles • 20 ouvriers • 3 femmes <p>TOTAL à bord de la Méduse et de son escorte : 365 personnes</p> |
|--|

Le tableau des effectifs embarqués sur la Méduse et son accompagnement ne manque pas de pittoresque et la force armée, dans l'optique d'aujourd'hui, fait sourire.

Le traité de Paris (1814) ayant obligé les Anglais d'évacuer les comptoirs français d'Afrique, dont ils avaient la garde, ceux-ci ne semblaient pas pressés de les évacuer. Curieusement, le Ministre français de la Marine et des Colonies avait attendu deux ans avant d'envoyer une expédition réoccuper nos possessions.



L'indépendance d'Haïti semble avoir entraîné dans une réaction en chaîne, toutes les indépendances des Amériques du centre et du sud. Le vent de liberté de la révolution française n'aurait-il pas été surdimensionné par les Haïtiens qui auraient ainsi relayé vers les grands espaces américains une certaine idée française de la liberté. Merci à Mollien, le sage et le royaliste, de l'avoir compris et d'y avoir contribué.

(Lithographie aquateintée, imprimée au Mexique, représentant allégoriquement les indépendances des nouvelles républiques - vers 1820)